

**« Peut-on avoir une théorie antifondationaliste de la nature humaine ? Instinct, intelligence et institution dans le pragmatisme »
S. Madelrieux (Université de Lyon 3) – avril 2019**

[1] « Je crois que le processus éducatif a deux aspects : l'un psychologique et l'autre sociologique, qui ne peuvent être subordonnés l'un à l'autre, ni négligés sans que des conséquences désastreuses ne s'ensuivent. De ces deux aspects, l'aspect psychologique est fondamental. Les propres instincts et capacités de l'enfant fournissent le matériel et le point de départ de toute éducation. Si les efforts de l'éducateur ne sont pas liés à quelque activité dans laquelle l'enfant prend l'initiative indépendamment de l'éducateur, l'éducation se réduit à une pression exercée de l'extérieur. Cette pression peut certes donner quelques résultats extérieurs, mais on ne peut vraiment pas l'appeler éducative. C'est pourquoi sans connaissance intime de la structure et des activités psychologiques de l'individu, le processus éducatif se fera au petit bonheur la chance et d'une manière arbitraire. Si il se trouve coïncider avec l'activité de l'enfant elle y trouvera un point d'appui ; si non, elle ne produira chez l'enfant que friction ou désintégration de sa nature ou arrêt de son développement » (Dewey, « Mon crédo pédagogique » (1897), trad. mod. Deledalle, in *John Dewey*, Paris, PUF, 1995, 112)

[2] « Nous sommes à présent pleinement entrés dans la conception biologique de l'esprit. L'homme est un organisme réagissant à des impressions ; son esprit est là pour l'aider à déterminer ses réactions et le but de l'éducation est de rendre ces réactions nombreuses et parfaites. *Notre éducation, en somme, ne consiste en rien d'autre qu'en une masse de possibilités de réactions, acquises à la maison, à l'école ou dans l'apprentissage des activités. Le rôle de l'enseignant est de superviser ce processus d'acquisition. (...) Toute réaction acquise est par nature soit une complication qui se greffe sur une réaction innée [native reaction] soit un substitut d'une réaction innée que le même objet tendait originellement à provoquer. L'art de l'enseignant consiste à produire la substitution ou la complication, et son succès présuppose une compréhension et une familiarité avec ces tendances réactives qui sont innées.* Si l'enfant n'était pas équipé de tendances innées, l'enseignant n'aurait aucune prise sur son attention ou sa conduite (...) Vous pouvez mettre un enfant dans une classe, mais vous ne pourrez lui faire apprendre les nouvelles choses que vous souhaitez lui transmettre si vous ne le sollicitez pas d'abord avec quelque chose qui le fait réagir de manière innée. Il doit faire le premier pas » (James, *Talks to Teachers* (1899), W 11, p. 33-34)

[3] « Il n'est pas facile de conserver l'équilibre entre les deux plateaux de la balance. Toujours, deux écoles tendent à se former, la première insistant sur la nature humaine originelle et innée [*native*], la seconde s'appuyant sur l'influence de l'environnement social. [...] Lorsque cet ouvrage parut pour la première fois, il y avait une tendance, surtout parmi les psychologues, à insister sur une nature humaine innée vierge de toute influence sociale ainsi qu'à expliquer les phénomènes sociaux en référence aux propriétés de la nature originelle qu'on appelle « instincts ». Depuis cette date (1922), le mouvement a incontestablement été dans la direction opposée. L'importance de la culture comme milieu formateur a été reconnue de manière plus large. Peut-être la tendance aujourd'hui pour beaucoup est de négliger l'identité de base de la nature humaine au sein de ses diverses manifestations. [...] [Dans ce livre], l'accent, je l'espère, est dûment mis sur le pouvoir des habitudes et tendances culturelles à diversifier les

formes de la nature humaine. Mais il y a aussi un effort pour rendre manifeste l'idée qu'il y a toujours à l'œuvre des forces intrinsèques d'une nature humaine commune » (Dewey, *Human Nature and Conduct*, MW14, 230).

[4] « Mais pour replacer une telle question [celle du titre] dans une perspective convenable, nous devons d'abord reconnaître en quel sens la nature humaine ne change pas. Je ne crois pas qu'on puisse montrer que les besoins innés [*innate*] des hommes aient changé depuis que l'homme est devenu homme ou qu'il y ait une quelconque preuve qu'ils changeront tant que l'homme sera sur Terre. Par « besoins », j'entends les exigences inhérentes que les hommes ont en raison de leur constitution. [...] ... il y a des tendances qui font tellement partie intégrante de la nature humaine que celle-ci ne serait plus nature humaine si celles-là changeaient. On avait l'habitude d'appeler ces tendances des instincts. Les psychologues sont à présent plus réticents à utiliser ce terme qu'ils ne l'étaient auparavant. Mais le mot qui désigne ces tendances importe peu en comparaison du fait que la nature humaine possède sa propre constitution. » (Dewey, « Does Human Nature Change ? » (1938), LW13, 287).

[5] « Qu'un voile pudique soit jeté sur les orgies de sang funestes de certains individus malades et dépravés, comme sur la férocité qui peut animer un homme par ailleurs tout à fait décent lorsque -- par exemple lors de la mise à sac d'une ville --, l'excitation d'une victoire longtemps attendue, le droit soudainement accordée au pillage et à la luxure, la contagion de la foule, l'impulsion d'imiter et de surenchérir-- tout cela se combinent pour nourrir l'ivresse aveugle de l'instinct de tuer et le porter à sa dernière extrémité. Non ! Ceux qui essaient de fournir une explication *de haut en bas*, comme si cela résultait d'une inférence rapide des conséquences de la victoire, associées à des sentiments agréables dans l'imagination, ont manqué ce dont il était fondamentalement question. Notre férocité est aveugle, et peut être expliquée seulement *par le bas*. Si nous pouvions en retracer la genèse à travers les générations, nous verrions qu'elle prend de plus en plus la forme fatale d'une réponse réflexe, et qu'en même temps elle devient de plus en plus cette émotion pure et directe qu'elle est » (James, PP, ch. XXIV « Instinct », éd. Dover p. 414).

[6] « *L'instinct est habituellement défini comme la faculté d'agir de façon à produire certaines fins, sans qu'il y ait prévision de ces fins, ni éducation préalable pour l'accomplissement de l'acte* » (James, PP, p. 383).

[7] « Les anciennes théories sur l'instinct sont des mots dépensés en pure perte, car leurs auteurs n'ont jamais su parvenir à ce point de vue simple et précis, mais ont tout noyé dans un vague émerveillement devant la puissance clairvoyante et prophétique des animaux -- si supérieure à tout ce qu'on peut trouver chez l'homme -- et devant la bienveillance de Dieu qui les a gratifiés d'un tel don. Mais la bonté divine les dote avant tout d'un système nerveux, et, lorsqu'on y regarde de près, l'instinct apparaît immédiatement comme ni plus ni moins merveilleux que tous les autres phénomènes de la vie » (James, PP, 384-85).

[8] « Après avoir longtemps négligé les impulsions au nom des sensations, la psychologie moderne tend à présent à commencer par un inventaire et une description des activités instinctives. C'est à n'en pas douter un progrès. » (Dewey, HNC, 66).

[9] « En vérité, l'homme agit de toute façon, il ne peut pas s'empêcher d'agir. Il est fondamentalement faux, et dans tous les sens du terme, qu'un homme ait besoin d'un motif pour faire quelque chose. [...] Si nous aimons cette tournure verbale, on pourra dire qu'un homme mange parce qu'il est « mû » par la faim. Mais cette phrase n'énonce qu'une tautologie. Car que signifie « faim », sinon que chercher de la nourriture est une des choses que l'homme fait naturellement, instinctivement – qu'une telle activité tourne naturellement de cette manière-là ? La faim désigne d'abord un acte ou un processus actif, et non le motif d'un acte. » (Dewey, HNC, 84) ; [9'] « Sous sa forme « scientifique », tout a commencé lorsqu'on a invoqué un soit disant instinct de conservation, propre à l'homme et à d'autres animaux. De cette affirmation en apparence innocente a fleuri une psychologie mythologique. Les animaux, hommes inclus, accomplissent sans aucun doute beaucoup d'actions qui ont pour conséquence de protéger et conserver leur vie. [...] Mais l'école de l'amour de soi a converti ce fait que la vie tend à maintenir la vie en une force spéciale et séparée qui se situerait d'une manière ou d'une autre derrière la vie et qui rendrait compte de ses diverses actions. Un animal fait voir au cours de son activité vitale une multitude d'actes de respiration, de digestion, de sécrétion, d'excrétion, d'attaque, de défense, de recherche de nourriture, etc., une multitude de réponses spécifiques à des stimulations spécifiques de l'environnement. Mais la mythologie survient et les attribue tous à un effort [*nisus*] de conservation de soi » (Dewey, HNC, 96).

[10] « rien de plus courant que la remarque selon laquelle l'Homme diffère des créatures inférieures par son manque quasi-total d'instincts, et la supposition que c'est la « raison » qui fait en lui leur travail » (James, PP, 389)

[11] « Tous ces instincts sont des impulsions, congénitales, d'abord aveugles, et productrices de réactions motrices tout à fait déterminées. Mais ces instincts se contredisent les uns les autres – l'« expérience », dans chacune de ces occasions, décidant en définitive du résultat. L'animal qui les manifeste se dépouille de son mode de vie « instinctif » et paraît mener une vie d'hésitation et de choix, une vie intellectuelle : non pas, cependant, parce qu'il n'a pas d'instincts – mais plutôt parce qu'il en a tellement qu'ils se bloquent réciproquement le passage » (James, PP, 393).

[12] « L'emploi de « instinct » et « impulsion » comme étant équivalents en pratique est intentionnel, même si cela pourrait chagriner les lecteurs critiques. Le terme d'instinct pris isolément est encore trop chargé de la vieille conception selon laquelle un instinct est toujours parfaitement organisé et adapté – ce qu'il n'est pas, dans la plupart des cas, pour les êtres humains. Le terme d'impulsion suggère quelque chose de primitif et néanmoins lâche, sans direction, initial. L'homme peut faire des progrès que les bêtes ne peuvent pas faire, précisément parce qu'il a tellement d'« instincts » qu'ils peuvent se barrer la route, de sorte que les actions les plus utiles doivent être *appries*. » (Dewey, HNC, 75, n.).

[13] « Je crois que la connaissance des conditions sociales, de l'état présent de la civilisation, est nécessaire pour interpréter correctement les capacités de l'enfant. L'enfant a ses propres instincts et tendances, mais nous ne savons pas ce qu'ils signifient tant que nous ne pouvons pas les traduire en leurs équivalents sociaux. Nous devons pouvoir les replacer dans leur passé social et les considérer comme l'héritage des activités antérieures de la race. Nous devons aussi pouvoir les projeter dans le futur

pour voir ce que seront leur résultat et leur fin. Dans l'exemple que nous avons utilisé plus haut, c'est l'aptitude à voir dans les balbutiements de l'enfant la promesse et la possibilité des relations et conversations sociales futures qui nous permettent de traiter cet instinct comme il convient » (Dewey, « Mon credo pédagogique, in Deledalle trad., p. 113) ; « Bref, la *signification* des activités innées n'est pas innée ; elle est acquise. Elle dépend de l'interaction avec un milieu social. Dans le cas du tigre ou de l'aigle, la colère peut être identifiée à une activité vitale utile, avec l'attaque et la défense. Chez l'être humain, elle est aussi dénuée de signification qu'un courant d'air ou une flaque de boue si elle est prise indépendamment de la direction donnée par la présence d'autres personnes et de la manière dont elles répondent. » (Dewey, HNC, 65).

[14] « Notre ennemi permanent est la bellicosité éminente de la nature humaine. L'homme, si on le considère d'un point de vue biologique, et quoi qu'il puisse être par ailleurs, est tout simplement la plus formidable des bêtes de proie, et, en fait, la seule qui soit la prédatrice systématique de sa propre espèce. Nous sommes une fois pour toute adaptés à la condition militaire. Un millénaire de paix ne nous sortirait pas cette disposition combattante de la moelle, et une fonction si enracinée et si vitale ne consentira jamais à disparaître sans résistance et trouvera toujours des gens pour la défendre passionnément et pour l'idéaliser(...) Telle est la constitution de la nature humaine, contre laquelle nous devons travailler. La vérité pleine et entière est que les hommes veulent la guerre. Ils la veulent de toute façon ; pour elle-même, et sans considération des conséquences possibles. C'est le bouquet final du feu d'artifice de la vie. (...) La guerre, ils le sentent, est la nature humaine à sa suprême extrémité (its uttermost) » (James, « Remark at the Peace Banquet » 1904, in *Essays in Moral and Religion*, HUP, p. 121p. 122) ; [14'] « Les premiers hommes étaient des chasseurs ; et chasser une tribu voisine, tuer les mâles, piller le village et violer les femmes, était la manière de vivre la plus profitable et la plus excitante. C'est ainsi que les tribus les plus guerrières furent sélectionnées (*selected*), et, chez les chefs et les gens, une combativité à l'état pur comme un amour de la gloire se sont mêlé avec le goût plus fondamental du pillage. La guerre moderne coûte si cher que nous pensons que le commerce est une meilleure voie que le pillage. Mais l'homme moderne a hérité toute la combativité innée et tout l'amour de la gloire de ces ancêtres. Monter les irrationalités et les horreurs de la guerre n'a pas d'effet sur lui. Ce sont ces horreurs qui la rendent fascinante. La guerre est la vie *forte*, la vie *in extremis*. Les impôts de guerre sont les seuls que les hommes n'hésitent jamais à payer, comme le budget de toutes les nations le montre » (« *The Moral Equivalent of War* », 1910, ERM, p. 162-163). [14''] « Le fait demeure que la guerre est l'école de la vie dure (*strenuous life*) et de l'héroïsme, et, qu'étant dans la ligne de nos instincts originels, c'est la seule école qui soit aujourd'hui disponible (...) On entend parler de l'équivalent mécanique de la chaleur. Ce dont on a besoin aujourd'hui de découvrir, dans le domaine social, c'est l'équivalent moral de la guerre : quelque chose d'héroïque, qui parlera aux hommes aussi universellement que la guerre ne le fait, et qui pourtant sera tout aussi compatible avec leur moi spirituel que la guerre ne l'est pas, comme elle l'a montré. » (*The Varieties of Religious Experience*, HUP, p. 292)

[15] « J'ai déjà dit que, à mon avis, la combativité est une part constituante de la nature humaine. Mais j'ai également affirmé que les manifestations de ces éléments innés sont sujets à des changements parce qu'elles sont affectées par la coutume et la tradition. La guerre n'existe pas parce que l'homme a des instincts combatifs, mais parce que les conditions et forces sociales ont conduit et presque forcé ces « instincts » dans cette voie

[channel]. Il y un grand nombre d'autres voies dans laquelle le besoin de combattre a été satisfait, et il y a d'autres voies qui n'ont pas encore été découvertes ou explorées et dans lesquelles il pourrait être conduit avec autant de satisfaction. Il y a la guerre contre la maladie, contre la pauvreté, contre l'insécurité, contre l'injustice, dans lesquelles beaucoup de gens ont trouvé l'occasion d'exercer pleinement leurs tendances combatives. Il faudra sans doute attendre longtemps avant que les hommes ne cessent de satisfaire leurs besoins de combattre en se détruisant les uns les autres et que ces besoins ne se manifestent dans l'effort commun et combiné contre les forces qui sont les ennemies de tous les hommes. Mais les difficultés pour y aboutir résident dans la persistance de certaines coutumes sociales acquises et non dans l'immutabilité du besoin de combattre » (Dewey, LW13, 288-289)

[16] « La disparition de la guerre ne dépend donc ni d'un changement de la nature humaine, ni d'une canalisation des énergies innées vers des « équivalents moraux » (James), ni d'un appel à la bonté naturelle, comme le pensent certains pacifistes « romantiques » : elle dépend fondamentalement de changements institutionnels qui rendraient le recours à la guerre illégal et, conjointement, d'un changement de culture tel que la guerre deviendrait moralement condamnable » (J. Zask, *L'opinion publique et son double*, Livre II, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 81)

Deux paragraphes non repris dans *The Principles of Psychology* et qui résument bien les grandes thèses de James sur les instincts.

James, « Some Human Instincts », *The popular Science Monthly*, juin 1887

« It is generally considered that a cardinal *differentia* of the human race is its poor endowment in the way of instincts. Brutes need instincts, it is supposed, because they have no reason. But man, with his reason, can do without instincts. "Instinctive actions", says Professor Preyer, in his careful little work, "Die Seele des Kindes", "are in man few in number, and, apart from those connected with the sexual passion, difficult to recognize after early youth is past. So much the more attention", he adds, "should science pay the instinctive actions of young children".

I believe this doctrine to be a great mistake. Instead of having fewer, man has more instincts than any other mammal. He has so many that they bar one another's path, and produce an indeterminateness of action in him, supposed to be incompatible with that automatic uniformity which, according to popular belief, characterizes all instinctive performances. Popular belief is here in error. The more carefully instincts have been studied of late years, and the more clearly their mechanism has been laid bare, the more evident has it become that their effects are liable to be modified by various conditions. Instincts are due, at bottom, to the organization in the nerve-centers of certain paths of discharge, or reflex-arcs, as they are technically called. The disturbance produced in the way of sound, light, or other sensible emanation, by some object in the environment, runs in at an animal's senses, and then out through his muscles. Each special sort of disturbance or stimulus affects a special set of muscles, and makes the animal act in a special way, he knows not why, except that it seems the only natural way to act at the moment. Witness the fear of a natural enemy, the love of the opposite sex, the pursuit of

a natural prey. Some of these reflex-arcs are transient. Some of the environing objects stimulate more than once arc at once (as when the presence of a strange dog awakens timorous, pugnacious, and sociable movements, all at the same time, in another dog), and then small accidents determine the resultant path of discharge. Finally, habits are formed of reacting on one particular object of a kind, and inhibit the application of the instinct to other individuals (limitation of the sexual instinct to one mate, etc.). In an article published elsewhere, I have tried to trace these complications and variations, and to show that the presence of too many instincts in a creature, some of them transient, some of them tending in opposite ways, some of them inhibited in their application by the habits earliest formed, must needs produce a life, as unautomatic and uniform in its outward aspect, as human life has ever been claimed to be.

In this article and a later one, I will run over the human instincts in detail, commenting with fullness only upon such as are interesting enough to repay the pains.

The line to be drawn between simply reflex and instinctive actions is an entirely arbitrary one ; so I can see no objection, on the score of principle, to including under the title of instincts Professor Preyer's whole list of the gradually evolving propensities to action of the human babe : *sucking, biting, spitting, making grimaces, clasping, pointing, making sounds expressive of desire, carrying objects to the mouth, averting head and body, sitting up, standing*, are all accomplishments which come in due order, and lead us to the locomotor age. Each is irresistibly called forth by some appropriate stimulus, and finally becomes subject to the conscious will.

Locomotion is more interesting." (pp. 160-161)

"In a previous article I passed in review a certain number of those instincts which may be considered fundamental in man. In the pages which follow I propose to complete the list. The reader will perhaps remember my main thesis, which is that man, so far from having an unusually small number of instincts, is more richly endowed in this respect than any other mammal ; so richly, indeed, that his instincts often block one another's path. This phenomenon, combined with the transitoriness of many of them, and with what I have called the law of inhibition of instincts by habits, sufficiently account for the indeterminateness of man's conduct in presence of the same objective stimuli – an indeterminateness which has usually been supposed incompatible with his possession of any instincts at all.

The last instinct I touched upon was fear" (n° de septembre 1887, p. 666)